

Clémence Robert

Le temps a passé. Nous sommes à la fin du XVIII^e siècle. Mâcon a bien changé. C'est une ville Préfecture de 10 000 habitants. On termine la démolition des remparts commencée 30 plus tôt.

La Révolution est passée et a laissé des traces : on parle encore de la "Grande Peur " de 1789, causée par les ouvriers et les paysans, qu'on a appelé " les brigands ", qui ont brûlé quelques châteaux et qu'on a pendus. On parle aussi de ces femmes qui, au printemps 1793, pour obtenir du blé et du pain, ont lapidé le maire Lagrange rue de la Barre et l'ont contraint à démissionner... Le maire en place est Adrien Bigonnet, marié à une petite cousine de Clémence Robert.

L'église St Pierre n'est pas construite. On n'a donc pas encore démoli le quartier très peuplé autour du Lycée Lamartine. C'est là, rue des Minimes, dans une maison près de la rue Guichenon (démolie à la fin des années 60) pour un accès au parking Tourneloup) que le 16 frimaire an VI (6 décembre 1797) vient au monde Antoinette Clémence Henriette ROBERT.

Le père Jean-François magistrat est issu d'une vieille famille bourgeoise mâconnaise. La mère, Jeanne Claudine Henriette Louba-Bohan s'est mariée sans le consentement de sa famille, petite noblesse de Bourg-en-Bresse.

Clémence, avec son frère Jean Baptiste, de deux ans son aîné, est élevée au foyer de ses parents qui lui vouent une grande affection. Très tôt, elle s'intéresse à la lecture, et dans le cabinet de son père découvre Montesquieu, Voltaire, Rousseau. Selon Pierre Larousse, à 12 ans elle aurait décidé d'être républicaine !

La vérité est sans doute différente.

En effet, elle a raconté que vers 1810 un « vieux prêtre l'avait aidée à s'enfoncer dans les chemins raboteux de la syntaxe et l'avait initiée au mystère des verbes ». Il s'agit de l'Abbé BLANPOIX, professeur de philosophie au Collège de Mâcon, devenu le Lycée Lamartine. Ce prêtre avait prêté serment à la Révolution puis s'était rétracté sous Napoléon, avant d'affirmer plus tard son attachement à Louis XVIII et aux Bourbons !

Autre argument qui infirme la déclaration de Pierre Larousse. Dans sa 20^{ème} année, donc sous la Restauration elle s'essaye à la poésie. Son 1er poème n'a rien de républicain puisqu'elle l'intitule : Cri de joie d'une Française sur la naissance de son Altesse Royale Monseigneur le Duc de Bordeaux ! Et elle signe de son premier prénom : Antoinette Robert.

Vers 1825, son père, au Palais de Justice rencontre un jeune avocat Paul Niboyet, qui vient de s'installer à Mâcon. Sa femme, Eugénie, dont nous allons reparler donne naissance le 23 juin 1825 à un fils Paulin, qui fera une grande carrière de diplomate et d'écrivain. Les deux familles se fréquentent. Clémence et Eugénie sympathisent et se lient d'amitié.

Comme nous l'a appris Lamartine la vie à Mâcon n'a rien de très passionnant et on s'y ennue ferme. La vie mondaine et intellectuelle s'organise surtout autour du Salon de Mme FEBVRE (la femme d'un conseiller de Préfecture) rue de la Barre. Le maire Abel DESVIGNES de DAVAYE est très attaché aux Bourbons. Comme l'écrira plus tard Eugénie NIBOYET : à Mâcon les idées nouvelles ne circulent pas aussi vite que les marchandises sur la Saône.

Un événement va changer le cours de la vie des deux femmes. Le père de Clémence, capitaine de la Garde Nationale, conseiller municipal, décède le 5 mars 1829.

Clémence et sa mère décident de partir à Paris, rejoindre le fils Robert, un spécialiste de l'horlogerie nautique, qui, avec l'héritage va créer sa propre entreprise.

Les débuts parisiens de Clémence sont difficiles. Elle cherche des travaux de librairie ou de secrétariat. Son frère, qui avait quelques relations, l'oriente vers le Marquis Achille Jouffroy d'Abbas. Cet original, constructeur du 1er bateau à moteur sur la Saône veut écrire une Histoire de France. Il engage Clémence, à qui, très vite il laissera l'entière responsabilité des recherches et travaux historiques. Cela s'arrête brusquement au bout de 3 ans car Jouffroy d'Abbas ruiné est déclaré en faillite. Les scellés sont apposés sur son hôtel du quai Malaquais et sur les manuscrits de l'Histoire de France qui ne sera jamais éditée.

Heureusement le frère réussit mieux. Sa nomination comme Horloger de la Marine Royale donne à Clémence les moyens matériels de se consacrer à l'écriture et de développer son goût et son intérêt pour les lettres et l'histoire. Ce que Clémence a résumé ainsi :

« Si j'étais née pauvre, je me serais efforcée de gagner mon pain dans la littérature, et si le ciel m'eut fait naître princesse, écrire aurait été mon seul bonheur ».

Mais, dans cette première moitié du XIXe siècle, ce n'est pas facile pour une femme de se faire un nom dans la littérature.

Alphonse Karr, rédacteur en chef du Journal à grand tirage "La Liberté" (400 000 ex.) qui passait pour un progressiste déclarait : « une femme qui écrit a deux torts : elle augmente le nombre des livres et diminue le nombre de femmes ». Avec d'autres il faisait la différence entre Madame RECAMIER "une lettrée" qui n'écrivait pas et celles qui avaient masculinisé leurs noms : Marie d'Agoult en Daniel Stern et Aurore Dupin en George Sand...

Sous sa signature des poèmes de Clémence Robert paraissent dans le journal féminin "La Sylphide" Clémence se fait des amis : Senoncour, Madame Tastu, Madame Ancelot, auteur de pièces de théâtre, dont le mari est membre de l'Académie Française. Le salon littéraire de Madame Ancelot est renommé. Là, Clémence rencontre les célébrités de l'époque : Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo, Eugène Sue, Stendhal, Madame Récamier.

Une très forte amitié s'ébauche avec elle qu'elle rejoint dans le cloître mondain de l'Abbaye aux Bois pour y écrire ses premiers romans.

En 1835, elle fait paraître "Les Ukrainiens". C'est un ouvrage polonais, qu'elle a traduit, qui raconte l'écrasement par les Russes de l'insurrection à Varsovie en 1830.

En 1838, paraissent deux romans : "Le Vampire" et "Une famille s'il vous plaît". Dans ce dernier livre Clémence définit ainsi la femme bourgeoise de son époque.

« Elle prend à la hâte ce Dieu qu'on lui donne, le mari qu'on lui donne, elle s'accoutre d'idées toutes faites, parfois de sottises toutes faites qui passent de mère en fille comme un patrimoine de famille bien conservé ».

Ces deux ouvrages ne rencontrent pas le succès escompté (50 exemplaires ?). Elle ne se décourage pas et publie "L'abbé Olivier". C'est un énorme succès : la première édition est épuisée en un mois. Il y en a deux autres....

Elle est lancée. Les quotidiens et périodiques se disputent ses romans, publiés en feuilletons.

En 1841, paraît un roman social : "René l'ouvrier" qui raconte l'histoire d'Alice, jeune ouvrière brocheuse dans une imprimerie. On l'appelle la Demoiselle parce qu'elle a honte d'être une fille du peuple et qu'elle le dit.

En mars 1845, à la mort de sa mère, Clémence rejoint Madame RECAMIER et, avec le même succès, écrit des oeuvres historiques : "Mandrin" (1846), "Pauvre diable" et un sombre drame "Les mendiants de Paris", premier tirage de 50 000 exemplaires, suivi de 14 éditions !

A Mâcon, "Le Progrès de Saône-et-Loire" publie en feuilleton son roman "Le diable dans un bénitier".

Arrive la Révolution de 1848. Clémence Robert, avec Madame Ancelot et le groupe des féministes, rejoint Eugénie Niboyet, collabore au Journal "La Voix des femmes" et participe aux péripéties mouvementées du "Club des Femmes". Elle essaie vainement de faire bouger les comportements sur les thèmes généreux qu'elle avait esquissé dans ses romans populaires.